

L'artiste de génie qui crée, ou plutôt qui invente, car il ne crée pas, l'artiste qui dévoile un ordre d'idées ou de sentimens que personne n'a exprimé avant lui, mais dont tout le monde a plus ou moins la conscience ou l'instinct, cet artiste a souvent besoin d'un autre homme qui le produise, qui le mette en lumière, en un mot qui l'*invente*. Que veut dire le mot inventer? Il veut dire trouver, découvrir, *invenire*. L'artiste qui invente est donc celui qui découvre dans la nature humaine une corde, une fibre que nul n'avait touchée avant lui. Mais si cet artiste reste ignoré, à quoi sert son invention? De là le besoin d'un *inventeur de l'inventeur* qui s'est fait généralement sentir.

Ma conviction est entière sur ce point. Faute d'avoir trouvé cet homme, cet *alter ego*, plusieurs hommes de génie sont morts de la mort vulgaire des simples mortels, et la postérité indifférente les a laissé dormir en paix.

La postérité ne redresse donc pas les erreurs des contemporains, comme on le croit communément? Quelquefois, mais pas toujours. Croire que la postérité répare tout est une illusion de ceux qui se figurent que si l'homme est injuste et sujet à l'erreur, l'humanité ne peut être qu'infailible et juste. L'humanité est comme l'homme, puisque tous les hommes composent l'humanité; un mélange de bien et de mal; elle est faillible par conséquent.

On va dire que je fais la partie belle à ces natures impuissantes, avortées, à ces *génies incompris*, fort à la mode il y a quelques années, qui vivent et qui meurent dans l'intime persuasion que leur étoile s'est trompée en les faisant naître cinquante ans trop tôt. Point du tout. Les génies incompris trouvent bien cet argument sans qu'on le leur souffle. Qu'ils se croient de vrais génies, ce n'est là qu'un des mille inconvéniens de ce bas monde. Il en est un autre bien autrement sérieux et auquel on ne songe pas: c'est que tant de vrais génies aient vécu et soient morts ignorés des autres hommes et d'eux-mêmes. La Bruyère du moins le pensait ainsi, et je le cite d'autant plus volontiers que c'est un des rares esprits qui n'ont pas partagé le préjugé vulgaire: «Combien d'hommes admirables, dit-il, et qui avaient de très beaux génies, sont morts sans qu'on en ait parlé! Combien vivent encore dont on ne parle point et dont on ne parlera jamais (1)!»

---

(1) *Caractères. Du Mérite personnel*. «Cette réflexion, dit le dernier commentateur du grand moraliste, aura été inspirée à La Bruyère par son propre exemple, car il écrivait fort tard, après quarante ans; Il sentait qu'il aurait pu ne pas écrire, manquer la renommée et n'en valoir pas moins.» La Bruyère sentait sa valeur, je l'accorde. Mais combien de gens n'ont pas eu conscience d'eux-mêmes faute de l'occasion ou du hasard qui devait les mettre sur la scène! Combien encore qui, ayant conscience d'eux-mêmes, ont été retenus par je ne sais quelle crainte de la publicité, par une sorte de pudeur littéraire! – Voyez l'édition de La Bruyère donnée par M. Adrien Destailleur, 2 vol. In-12. 1854. Je me plais à rappeler aux bibliophiles cette édition si recommandable par sa jolie exécution typographique, la pureté du texte, les annotations pleines de goût et de finesse de l'éditeur, et surtout par la patience et l'exactitude miraculeuses avec lesquelles il a relevé les variations et suivi les

La théorie de l'inventeur est donc fondée sur une base inébranlable, qui est la loi même de l'humanité. Mais il faut distinguer les inventeurs des morts des inventeurs des vivans.

Il y a toujours un peu de paradoxe chez les inventeurs des morts, et il y a aussi par cela même moins de sincérité; enfin ils ont moins de courage en ce qu'ils n'ont à lutter que contre l'indifférence de la postérité, tandis que les inventeurs des vivans sont obligés d'affronter, outre l'indifférence, les préjugés, les amours-propres, les passions et quelquefois les haines des contemporains.

L'inventeur d'un mort travaille pour son propre compte, car s'il parvient à le ressusciter, cette résurrection sera en partie son ouvrage. S'il lui donne la renommée, il en gardera la moitié pour lui. C'est un éditeur en gloire qui partage les bénéfices. S'il ne réussit pas, il recueillera du moins celui d'une tentative peut-être folle, mais en tout cas originale et spirituelle. L'inventeur d'un vivant est plus désintéressé, car il sait bien que s'il triomphe, lui-même sera compté pour rien, et qu'il sera absorbé et noyé dans la gloire du héros, tandis que s'il échoue, il ne gagne que le ridicule.

Tout le monde comprend qu'un homme destiné un jour à planer au-dessus de l'humanité au rang des grands hommes peut n'être, dans ses rapports avec ses semblables, qui n'ont d'ailleurs aucune raison jusqu'ici de le supposer supérieur à eux, peut n'être, dis-je, au point de vue des choses de la vie, qu'un véritable enfant, insoucieux de lui-même, ignorant des autres, qui a besoin d'être guidé, épaulé, conduit par la main; ou bien un caractère roide, opiniâtre, farouche, prenant le contre-pied des choses et faisant juste le contraire de ce qu'il faut pour captiver ceux qui l'entourent. Autant la médiocrité est avisée, prévoyante, ingénieuse en savoir-faire, autant le vrai génie est naïf, gauche, indifférent. La médiocrité remue, se pousse, se hisse, se hausse sur ses petits pieds; le vrai génie a besoin qu'on lui fraye le chemin et ne sait rien entreprendre (2).

En y regardant de près, on se convaincra qu'il n'est peut-être pas un de nos hommes supérieurs en tout genre qui n'ait ou qui n'ait eu son âme damnée, son *medium*, comme disaient naguère les évocateurs d'esprits; j'ai presque dit son «cornac», car pour la plupart des contemporains, les grands hommes sont presque toujours des animaux plus ou moins curieux, qu'il faut apprivoiser, caresser, adoucir, dompter pour les bien dresser, puis montrer et monter. Rôle d'autant plus difficile, ingrat et

---

accroissemens successifs des neuves éditions originales, si habilement fondues en une seule.

(2) «Ce don cruel, qui condamne à l'isolement l'homme voué au culte d'une idée, se décèle de bonne heure par un certain embarras qui le fait paraître gauche, déplacé, ennuyé au milieu des autres. On voit qu'il vit haut et qu'il a peine à s'abaisser; il ne sait pas dire les choses vulgaires; sa réserve excite chez les personnes ordinaires un sentiment de respect mêlé d'une certaine antipathie.» (*Journal des Débats* du 16 janvier 1855, article de M. Ernest Renan.)

délicat, que celui qui s'en charge l'exerce le plus souvent à l'insu de son héros; qu'il a l'air de se soumettre alors qu'il le tyrannise, de le flatter alors qu'il lui résiste; qu'il doit se garder de blesser sa susceptibilité, et que, dans aucun cas, il ne doit compter sur sa reconnaissance.

Ce n'est toutefois que de notre temps que ce rôle d'inventeur a été élevé au rang d'une profession sociale, Beethoven, poussé par son génie novateur, entrainé à peine dans cette phrase que l'on a appelée sa *troisième manière*, à laquelle appartiennent ses derniers quatuors, ses dernières sonates de piano, la 9<sup>e</sup> symphonie avec chœur, etc., que déjà, soit en France, soit en Allemagne, quelques individus songèrent à l'*inventer*. S'il était sinon méconnu, du moins vivement controversé en Allemagne, on ne lui faisait pas en France l'honneur de le discuter: c'était un fou, un barbare, un «sauvage ivre», et quiconque eût osé se déclarer son partisan se fût couvert d'un immense ridicule. Pourtant deux ou trois l'osèrent, et il faut nommer en première ligne Habeneck, Habeneck qui ne fut point compositeur, qui, bon professeur de violon, n'en fut pas moins virtuose secondaire, et dont les deux principaux mérites furent d'avoir été un excellent chef d'orchestre et d'avoir deviné et compris Beethoven à l'époque dont je parle. Je dis à l'époque dont je parle, parce qu'en ces sortes de choses la date fait tout. En musique, comme en politique, il y a des conversions tardives qui, suspectes de poltronnerie ou de calcul personnel, deviennent embarrassantes pour ceux qui en donnent le spectacle. A ces deux mérites d'Habeneck, j'en ajouterai volontiers un troisième qui, réuni aux deux premiers, forme son vrai titre à la reconnaissance des amis de l'art, c'est d'avoir été en même temps un grand ouvrier en propagande.

Habeneck donc devina et comprit Beethoven à l'époque où la grande masse des musiciens, français du moins, jetaient la pierre au géant de la musique instrumentale. Et comment le comprit-il? Remarquez bien le mot que je vais dire, qui n'est pas lâché au hasard et qui a sa valeur historique, ainsi que nous le verrons bientôt. Comment le comprit-il? Il le comprit en *fanatique*, c'est-à-dire que cette compréhension très sincère ne fut ni saine ni complète. Tout intelligent qu'il était, Habeneck n'avait pas assez de hauteur d'esprit pour s'élever jusqu'à Beethoven. Ce fut de l'engouement. S'il n'en vint pas jusqu'à nier le mérite des devanciers et des contemporains de Beethoven, ce dernier à ses yeux résumait l'art musical tout entier; non seulement le maître allemand avait tout dépassé, tout effacé, mais encore il avait posé dans l'art les limites du possible. Riez tant que vous voudrez, criez à l'absurde, je ne m'y oppose pas; mais c'est là la condition du succès. Sans cela, fiasco! sans cette foi, point de salut. Pour fonder une nouvelle religion, il faut un dieu nouveau. Et ce n'est pas assez qu'il soit nouveau, il faut qu'il soit unique.

Et puis on doit tenir compte de cette disposition indestructible du cœur humain qui veut absolument voir *tout* dans celui à qui les autres n'accordent *rien*.

Tel fut Habeneck. Ce n'est pas que je ne puisse citer parallèlement et peut-être antérieurement à lui, deux ou trois *inventeurs* de Beethoven,

tout aussi distingués que le chef d'orchestre, R... à Nîmes, mon ami L... à Marseille, mais qui, n'ayant exercé leur prosélytisme que dans des localités éloignées du centre, ne sauraient contester à Habeneck les honneurs et les bénéfices de *l'invention*, bien que de longue main leur influence se soit étendue à Habeneck lui-même.

En outre Habeneck avait à ses côtés deux ou trois répétiteurs ou aides de camp, qui sans lui n'eussent rien été: véritables zéros dont il était le chiffre, ils bourdonnaient autour de lui comme la mouche du coche.

Quoi qu'il en soit, ce fut en 1821, six ans avant la mort de Beethoven, qu'Habeneck, alors directeur de l'Opéra, conçut l'idée de faire essayer les symphonies aux concerts spirituels de la semaine sainte. Cette idée vous semble bien simple et bien naturelle, n'est-ce pas? Elle était pourtant alors si téméraire, si inconcevable, si exorbitante, qu'elle révolta tout le peuple des musiciens. Néanmoins Habeneck tint bon, et quelques répétitions eurent lieu à l'Académie royale de Musique. Mais on fut obligé d'y renoncer. Chaque morceau et quelquefois chaque période de l'orchestre donnait lieu aux interprétations les plus étranges, à de grotesques interpellations, à de longs éclats de rire qui partaient de tous côtés. Voyez-vous ces quolibets, ces sarcasmes décochés des violons aux trombones, ricochant au timbalier, relancés par le hautbois, et venant s'épanouir en un bruyant tutti d'hilarité générale? Voyez-vous ce pauvre Habeneck laissant tomber son archet de résignation, la tête penchée sur sa poitrine, et répétant silencieusement: *C'est pourtant bien beau!* puis, tantôt d'un air suppliant, tantôt d'un ton d'autorité, réclamant un peu de patience, un peu de silence! Mais il s'était offert dès longtemps en holocauste, et décidé à boire le calice jusqu'à la lie, attristé et non découragé, il obtint que la symphonie en *ré* (la seconde, aujourd'hui vrai jeu d'enfant tant pour les exécutans que pour l'intelligence des auditeurs) serait donnée avec l'oratorio du *Christ au mont des Oliviers*. A quelle condition! à la condition que cette symphonie subirait de nombreuses coupures; écoutez bien! de nombreuses coupures! Beethoven mutilé, tronqué! à la condition encore que l'andante de la symphonie en *la* serait substitué à celui de cette même symphonie en *ré*, cette mélodie limpide qui coule de source, qui vous inonde de fraîcheur et de clarté, sans qu'aucun grain de sable vienne jeter une ride sur le poli de son miroir. Et c'était Habeneck qui avait consenti à faire ce métier *d'arrangeur*! Ainsi l'adorateur le plus respectueux envers le chef-d'œuvre en vient à faire, pour le mettre en honneur, ce que fait le vandale pour le détruire! Qu'arrive-t-il? la symphonie tomba. Seulement l'andante de la symphonie en *la* fut redemandé avec transport. Quant à l'oratorio du *Christ au mont des Oliviers*, il fut parfaitement accueilli. Comment s'expliquer aujourd'hui cette chute d'un côté, ce succès de l'autre? Comprenne qui pourra.

Les choses dormirent ainsi jusqu'en 1825, époque à laquelle Habeneck quitta la direction de l'Opéra pour reprendre le bâton d'orchestre. Toujours en proie à son idée fixe, que fait Habeneck? Profitant d'une solennité chère aux musiciens, il se déguise en amphitryon, et décoche à une trentaine de ses collègues une invitation à dîner pour le jour de Sainte-Cécile. Il y avait là une anguille sous roche. L'invitation portait

ces mots: *On fera un peu de musique. Un peu!* A bon entendeur salut! Ces mots voulaient dire: «C'est bon, mes gaillards, je vous tiens. Là dans mon salon, amadoués par la perspective d'un bon dîner, vous serez sous ma férule, vous n'oserez souffler mot, et vous en passerez par où il me plaira.»

Vous croyez peut-être que j'invente ou que tout au moins je brode. Point du tout. Nous avons là-dessus le témoignage d'un récalcitrant d'alors, *habemus confitentem reum*. Ce récalcitrant, ce témoin, c'est M. Meifred, professeur au Conservatoire, chevalier de la Légion-d'Honneur, ex-membre du comité de la Société des Concerts, ex-secrétaire de ce même comité, qui, dans son rapport sur la session musicale de 1852-53, et au moment où il remettait ses fonctions entre les mains d'un nouveau secrétaire, M. E. Sauzai, eut l'idée de retracer aux anciens secrétaires et d'apprendre au nouveaux les origines et les développemens de l'institution à laquelle ils appartenaient. M. Meifred s'exprima ainsi qu'il suit relativement à la réunion de Sainte-Cécile dont je viens de parler:

« Craignant de blesser dans ses convictions un homme dont le talent était généralement apprécié (et qui donnait d'ailleurs un si excellent dîner), les musiciens se rendirent avec empressement à l'invitation et exécutèrent, sous la direction de leur chef, la symphonie en *la* et l'héroïque. Plus favorablement disposés dans un salon que dans la salle de l'Opéra, où le travail des répétitions n'est pas toujours très divertissant, nous trouvâmes que ces deux symphonies contenaient quelques morceaux assez bien, et qu'étudiées convenablement, rendues par un orchestre plus complet, il n'était pas impossible, malgré un bon nombre d'incohérences, de longueurs et de divagations, qu'elles produisissent quelque effet.»

A mon gré, le Corneille est joli quelquefois.

M. Meifred parle tant en son nom qu'au nom de ses anciens collègues, et il ne craint pas d'être démenti par eux. *Nous trouvâmes*, dit-il. Il y a de l'honneur, il y a de la probité à reconnaître ainsi qu'on s'est trompé. Bien entendu qu'à partir de ce moment la Société des concerts fut fondée, et qu'adopté par les musiciens, Beethoven fut adopté, sinon compris, par le public.

Voilà l'utilité de l'inventeur. Recette: foi robuste, abnégation et dévouement personnels sans bornes, patience à toute épreuve, dorer la pilule aux intermédiaires dont on a besoin; ce qui revient à dire qu'il faut savoir à propos assaisonner le tout d'un bon dîner, et le tour est fait.

Beethoven était mort depuis un an lorsque l'invention fut brevetée, livrée au public avec autorisation et garantie du gouvernement par la reconnaissance officielle de la *Société des Concerts*. Mais on peut dire que les grands coups avaient été portés auparavant.

En Allemagne, Beethoven eut auprès de lui, durant les dernières années de sa vie, non un génie familial, mais plutôt un familier de son génie, qui, depuis sa mort, continue à exercer sur une grande échelle cette

profession d'inventeur. C'est le bon, le dévoué, l'excellent M. Schindler, dont le nom est devenu européen dans le monde musical.

M. Schindler est profondément convaincu que lui seul a pénétré tous les mystères du génie de Beethoven. Son assurance est telle à cet égard qu'il les aurait au besoin dévoilés à Beethoven lui-même. J'avoue que c'est pour moi un spectacle touchant de voir cet homme dont l'intelligence est absorbée et comme perdue dans l'orbite du grand astre, et qui remplit tous les journaux de musique de son interminable correspondance à propos de tel ou tel morceau du maître, qu'à Vienne ou à Weimar l'orchestre aura pris sur un mouvement trop rapide ou trop lent.

Sa longue familiarité avec Beethoven, l'étude constante des manuscrits et des brouillons du grand homme, dont il est resté possesseur, ont naturellement donné à M. Schindler la clef d'une foule d'intentions qui s'étaient une à une sans doute présentées à l'esprit du compositeur au moment où il écrivait. Bien que rien ne sente la contrainte dans les inspirations du maître, que tout y semble découler d'un seul jet, il n'en est pas moins vrai que Beethoven travaillait considérablement ses ouvrages, qu'il se proposait diverses idées pour un même sujet, qu'il les tournait, les retournait, les modifiait en cent manières, et qu'il ne se décidait pour l'une d'elles qu'après les avoir toutes essayées plusieurs fois. Il crayonnait ces différentes modifications de sa pensée, ces versions, ces variantes, tantôt sur la marge de ses copies, tantôt sur des chiffons qu'il oubliait de détruire. Si j'avais un conseil à donner à l'artiste, ce serait de brûler tous ses croquis, toutes ses ébauches pour protéger sa gloire contre les avides spéculateurs, toujours empressés à transformer en œuvres posthumes les rebuts du génie dont ils outragent les restes, tout en ayant l'air de glorifier son nom. Je le leur conseillerais en second lieu, ne fût-ce que pour se mettre en garde contre une autre espèce d'exploitans qui, par des motifs plus honorables et par un respect exagéré pour leur mémoire, n'en arrivent pas moins au même but, en recueillant et mettant au jour comme des reliques des bribes détachées, des lambeaux décousus échappés un jour au génie et que le génie aura rejetés.

J. D'ORTIGUE

*(La suite prochainement.)*

***JOURNAL DES DÉBATS*, 9 novembre 1856, p. 1.**

Journal Title: JOURNAL DES DÉBATS  
Journal Subtitle: None  
Day of Week: dimanche  
Calendar Date: 9 NOVEMBRE 1856  
Printed Date Correct: Yes  
Pagination: 1  
Title of Article: Les inventeurs de Beethoven. [Feuilleton du Journal des Débats]  
Subtitle of Article: None  
Signature: J. D'ORTIGUE  
Pseudonym: None  
Author: Joseph d'Ortigue  
Layout: Front-page feuilleton  
Cross-reference: Voir le *Journal des Débats*, 26 novembre 1856, pp. 1-2.